

Robinsonade, en guise de pierre de touche pour la présente théorie.

Afin de vérifier la présente théorie, et pour en faciliter la compréhension au lecteur qu'obsèdent des préjugés très anciens, commençons par la robinsonade que voici.

Ainsi qu'on le sait, Robinson, par souci d'hygiène, construisit sa demeure sur le versant méridional de la montagne, tandis que ses moissons croissaient sur le versant septentrional plus humide et partant plus fertile. C'est ce qui l'obligeait à transporter ses récoltes pardessus la montagne. Pour éviter ce labeur, il décida de creuser un canal contournant la hauteur. Pour les trois ans qu'allait durer cette entreprise, il devait se pourvoir de provisions.

Il tua des porcs, sala les viandes, creusa un silo qu'il remplit de blé et referma soigneusement. Il tanna des peaux de cerfs et s'en confectionna des vêtements qu'il serra dans un coffre préalablement semé de glandes de mouffette, en guise de chasse-mites.

Bref, il pourvut largement aux besoins, et, selon ses estimations, fort abondamment pour les trois années à venir.

Tandis qu'il procédait à un dernier calcul, afin de vérifier si son « capital » suffirait à l'entreprise qu'il projetait, il vit venir à lui un homme.

Hé ! cria l'étranger, le naufrage de mon bateau me force d'aborder ici. Ne pourrais-tu me prêter des provisions jusqu'au jour où j'aurai défriché un champ et rentré la première récolte ?

Avec quelle rapidité la pensée de Robinson vola, à ces mots, de ses réserves à l'intérêt et à la splendeur de la vie de rentier. Il s'empressa d'acquiescer.

Charmant ! s'exclama l'étranger. Mais je tiens à te prévenir : des intérêts, je n'en paie pas ; sinon je préfère me nourrir de chasse et de pêche. Ma religion m'interdit tout autant de payer de l'intérêt que d'en exiger.

R : Tu as là une religion magnifique. Mais qu'est-ce qui te fait croire que je vais te prêter une part de mes provisions si tu ne me paies pas d'intérêts ?

E : Ton égoïsme, Robinson ; en te basant sur ton intérêt bien compris ; car tu y gagnes, et pas mal.

R : Ça, l'étranger, tu devrais d'abord me le prouver. J'avoue que je ne vois pas l'avantage que j'aurais à te prêter gratuitement mes provisions.

E : Bien. Je me charge de te le démontrer ; et si tu sais vérifier les comptes, tu me prêteras sans intérêts, et tu me remercieras par-dessus le marché. Ce dont j'ai le plus pressant besoin, c'est de vêtements car, tu le vois, je suis nu. As-tu des provisions de vêtements ?

R : Cette caisse-là en est pleine à craquer.

E : Mais, Robinson, vraiment, je te croyais plus prévoyant. A-t-on idée d'enfermer pour trois ans des vêtements dans une caisse ! La peau de cerf, mais, c'est la nourriture de prédilection des mites. D'ailleurs, ces vêtements doivent être continuellement aérés et enduits de graisse, sans quoi ils vont se racornir.

R : Tu as raison. Mais comment pourrais-je faire autrement ? Ils ne sont pas mieux préservés dans la penderie ; au contraire, là les souris et les rats viennent à la rescousse des mites.

E : La belle affaire. Les rats pénétreront tout aussi bien dans le coffre. Regarde, ils ont déjà rongé en cet endroit.

R : En effet ! On ne sait vraiment pas comment s'en délivrer.

E : Tu ne sais comment te défendre contre les souris et tu dis que tu as appris à compter ? Je vais te dire comment les gens de chez nous qui sont dans ta situation se défendent contre rats, mites, souris, contre les voleurs, contre le racornissement, l'effritement, la moisissure. Prête-moi ces vêtements et je m'engage à t'en faire de nouveaux dès que tu en auras besoin. De la sorte, tu recevras autant de vêtements que tu m'en auras prêtés ; et ces vêtements seront même, parce que neufs, beaucoup meilleurs que ceux que tu retirerais plus tard de cette caisse. Et de plus, ils ne pueront pas la mouffette. Veux-tu me les prêter ?

R : Oui, étranger, je veux bien te céder la caisse, car je vois qu'il m'est avantageux de te prêter les vêtements même sans intérêts.¹

E : Maintenant, montre-moi donc ton froment. J'en ai besoin autant pour semer que pour cuire.

R : Je l'ai enterré là-bas sur la colline.

E : Tu as enfoui ton froment dans la terre pour trois ans ? Et la vermine ? Et les larves ?

R : Je sais bien. Mais que faire ? J'ai examiné le problème sous toutes ses faces, et je n'ai pas trouvé de meilleur moyen de conservation.

E : Mais penche-toi donc ! Vois-tu les beaux petits scarabées qui se promènent à la surface ? Vois-tu comme les vers ont déjà commencé à moudre ton grain. Vois-tu cette moisissure qui se répand ? Il est plus que temps de retirer ton froment et de l'aérer.

R : Il y a de quoi désespérer de ce capital ! Ah ! si seulement je connaissais le moyen de me défendre contre ces mille forces de destruction de la nature !

E : Je vais te dire Robinson, comment on s'y prend chez nous. On construit une grange bien sèche et aérée , et on étend le froment sur un bon plancher. Et toutes les trois semaines, régulièrement, on aère soigneusement le froment en retournant le tout à la pelle. Et puis, nous tenons quelque chats, nous disposons des pièges pour faire la guerre aux souris, nous assurons le tout contre l'incendie et ainsi fait nous calculons que la perte annuelle ne dépasse guère 10 %.

R : Mais quel travail et quels frais !

E : Ces travaux et ces frais t'épouvantent ? Alors écoute comment t'y prendre. Prête-moi tes provisions et je te réglerai cette fourniture avec du froment de mes moissons et bien entendu kilo pour kilo , sac pour sac. Ainsi tu t'épargneras la peine de bâtir une grange, de tenir des chats ; tu n'auras pas de perte au poids ; et au lieu de vieux grain tu auras du pain toujours frais et succulent. Ça te va ?

R : C'est avec la plus grande joie que j'accepte.

E : Donc, tu me prêtes le froment sans intérêt ?

R : Evidemment, sans intérêts et avec mes plus vifs remerciements.

E : Je ne puis utiliser qu'une partie ; je ne désire pas t'emprunter toute la réserve

R : Et si je t'offrais toute la réserve en stipulant que contre dix sacs, tu ne m'en doives que neuf ?

E : Non, je te remercie. Cela aussi s'appelle de l'usure – à la vérité, non de l'intérêt positif, mais de l'intérêt négatif, - à la place du bailleur, c'est le preneur qui serait la capitaliste. Mes convictions condamnent l'usure, y compris l'intérêt inversé Mais je t'offre de prendre sous ma garde ta provision de froment, de bâtir une grange et de m'occuper de tout le nécessaire . Dans ce cas tu me payerais deux sacs pour dix, en guise de salaire.

D'accord ?

R : Cela m'est égal de comptabiliser ta rétribution sous rubrique « Intérêts » ou « Salaires ». Pour dix sacs tu m'en rendras huit . Convenu.

E : Mais j'ai encore besoin d'autre chose : d'une charrue, d'un chariot et d'outils. Me prêteras-tu sans intérêts le tout ? Je m'engage à restituer tout dans le même état : pour une bêche neuve une bêche neuve, pour une chaîne neuve, une chaîne sans rouille.

R : J'y étais assurément préparé. Toutes ces choses ne me donnent en effet que du travail. Il y a quelques jours, la rivière a débordé, inondant la grange et couvrant tout de boue. Ensuite la tempête a fait rage, elle a crevé le toit et la pluie a tout gâté. Actuellement le temps est sec, et le vent chasse la poussière et le sable dans la grange. La rouille, la putréfaction, le bris, la sécheresse, la lumière, l'obscurité, la vermine, les termites, tout travaille sans relâche. Heureusement qu'il n'y a pas de brigands ni d'incendiaires. Combien je me réjouis de pouvoir désormais conserver ces biens pour l'avenir , en bon état et sans travail, grâce au prêt.

E : Donc, tu reconnais maintenant l'avantage que tu trouves à me prêter tes biens sans intérêts ?²

R : Je le reconnais franchement. Mais je me demande alors pourquoi dans mon pays les prêteurs obtiennent de l'intérêt ?

E : La cause tu dois chercher dans l'argent. C'est lui qui rend possible d'imposer de telles conditions.

R : Quoi ? C'est l'argent que se trouverait la source de l'intérêt ? Mais ce n'est pas possible. Ecoute ce que Marx dit de l'argent et de l'intérêt : « La force du travail est la source de l'intérêt (plus-value). L'intérêt, qui fait de l'argent un capital, ne peut provenir d'argent. S'il est vrai que l'argent est un moyen d'échange, alors il ne fait rien d'autre que payer le prix des marchandises qu'il achète. Si de ce fait il ne change pas, il n'augmente pas de valeur. Donc, l'intérêt (la plus-value) doit provenir des marchandises achetées, que l'on revendra plus cher. Ce changement ne peut s'occasionner ni à la vente ni à l'achat ; dans ces deux transactions ce sont des équivalents qui sont échangés. Une seule hypothèse reste donc : que le changement se produit par l'usage que l'on fait des biens après l'achat et avant leur revente. » (Marx : Le Capital, chapitre VI)

E : Il y a combien de temps que tu vis sur cette île ?

R : Trente ans

E : Ça se voit. Tu t'en rapportes encore à la théorie de la valeur. Ah ! mon vieux Robinson, cette affaire-là est liquidée. La théorie de la valeur est morte. Il n'est plus personne pour la défendre.

R : Quoi ? Tu viendrais me dire que la théorie marxiste de l'intérêt est morte ? Ce n'est pas vrai. Si plus personne ne se présente pour la défendre, moi, je m'en chargerai.

E : Très bien. Alors, ne la défends pas avec des mots, mais par des actes. Défends-toi si tu le veux, contre moi. Moi, je fais table rase de notre transaction de tout à l'heure. Tu disposes ici, dans tes provisions, de tout ce qui, par nature et par définition, représente la forme la plus pure de ce que l'on a coutume d'appeler « le capital ».

Vas-y ; présente-toi à moi en tant que capitaliste. Je besoin de toi. Jamais travailleur ne s'est présenté plus nu devant un patron, que je suis devant toi. Jamais le vrai rapport entre prêteur de capitaux et emprunteur n'est apparu sous un jour plus clair qu'entre nous deux. Maintenant, essaie de me soutirer de l'intérêt. Si nous reprenions la discussion depuis le début ?

R : Ah ! non merci, les rats, les souris, la rouille ont rongé ma force de capitaliste. Mais dis-moi, comment expliques-tu la chose ?

E : L'explication est simple. S'il existait sur cette île une organisation économique faisant usage d'argent, et si moi, naufragé, j'avais besoin d'un prêt, je devrais dans ce cas m'adresser à un prêteur d'argent, pour acheter ensuite ce que tu viens de me prêter sans intérêt. Mais ce prêteur d'argent que n'inquiètent ni les rats, ni les mites, ni la rouille, ni l'incendie, ni les dégâts d'un toit, n'est pas pressé. Je ne puis l'aborder de la façon dont je me suis adressé à toi. Une perte est la rançon de toutes possession de marchandises ... (Eh ! vois le chien qui traîne tes ...ou plutôt mes peaux de cerfs.) Cette perte, donc, n'atteint que celui qui doit conserver les marchandises, et non celui qui prête de l'argent. Le prêteur d'argent ignore, lui, ces soucis ; et les arguments qui l'ont ébranlé, le laissent froid. Tu n'as pas fermé le coffre aux fourrures lorsque je t'ai refusé tout paiement d'intérêt. La nature du capital t'engageait à poursuivre la discussion. Le capitaliste d'argent, lui, me claque au nez de la porte de son coffre-fort, lorsque je lui annonce que je ne paie pas d'intérêts. D'ailleurs ce n'est pas de l'argent que j'ai besoin, mais bien des fourrures, que je devrais acheter avec cet argent. Les fourrures, tu me les vends sans intérêts : l'argent nécessaire, je dois le renter.

R : De la sorte, il faudrait rechercher l'origine de l'intérêt dans l'argent, et Marx aurait eu tort ?

E : Il se trompait tout à fait. Il sous-estimait l'importance de l'argent, ce grand nerf de toute l'économie ; dès lors il n'est pas surprenant qu'il se soit trompé dans d'autres questions fondamentales.

R : La vie réelle ne confirme pas les théories de Marx. Nos tractations au sujet du prêt me l'ont prouvé. Le banquier ne peut fermer son coffre au nez de celui qui lui refuse de l'intérêt, que parce qu'il ignore les soucis qui affligent le détenteur de marchandises : cette puissance, il la tiré de la supériorité de l'argent (le vrai capital) sur les marchandises. Voilà le nœud.

E : Tout de même, quelle force de suggestion ont les souris, les rats et la rouille. Quelques heures d'économie pratique nous ont appris plus que des années d'étude dans les grimoires d'économie politique.

¹ Aussi évident que soit ce fait, il n'est pas moins vrai que jusqu'ici aucun théoricien de l'intérêt n'a remarqué cet avantage. Proudhon lui-même ne le vit pas.

² Knut Wicksell : Wert, Kapital und Rente, p. 83 :
« Cependant, Boehm-Bawerk prétend que les biens présents valent au moins, les biens futurs ; car si on veut en user plus tard, ils peuvent être conservés. Voilà certes une grosse exagération. Boehm-Bawerk mentionne, il est vrai, comme exception à cette règle, les biens périssable, comme la glace et les fruits. C'est, dans une mesure plus ou moins grande, le cas de toutes les denrées alimentaires sans exception. Disons plutôt qu'il n'est en dehors peut-être des pierreries et des métaux nobles, aucun bien, aucun bien dont la conservation en vue de l'avenir n'exige quelque peine, quelque sollicitude, et que tous les biens sans exception sont susceptibles de périr dans les catastrophes, comme l'incendie par exemple »
Pour l'or, les titres, les pierreries, il existe dans les banques des salles de coffres-forts à l'usage privé. Mais il faut payer la location, et le « bien présent » le cède au moins d'autant « au bien futur ».